Si le vent tombe, de Nora Martirosyan (2020)

Compte rendu de film

Taline Papazian

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoirepolitique/1719>

DOI : 10.4000/histoirepolitique.1719

ISSN : 1954-3670

Éditeur

Centre d'histoire de Sciences Po

Référence électronique

Taline Papazian, « *Si le vent tombe*, de Nora Martirosyan (2020) », *Histoire Politique* [En ligne], Comptes rendus, mis en ligne le 06 décembre 2021, consulté le 08 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoirepolitique/1719> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoirepolitique.1719>

Ce document a été généré automatiquement le 8 décembre 2021.

Histoire Politique

Si le vent tombe, de Nora Martirosyan (2020)

Compte rendu de film

Taline Papazian

RÉFÉRENCE

Si le vent tombe, de Nora Martirosyan [film], 2020, Sister Productions, 1 h 40 mn

- 1 Il y a tout juste un an, en novembre 2020, se terminait la seconde guerre du Karabakh¹, opposant l'Azerbaïdjan à l'armée de défense de cette république non reconnue, secondée par celle de l'Arménie. Au terme de quarante-quatre jours, la coalition de forces et de moyens alignée par l'Azerbaïdjan a écrasé la région et repris le contrôle de sept territoires adjacents qui devaient servir de monnaie d'échange entre Arméniens et Azerbaïdjanais pour négocier un statut pour le Haut-Karabakh. En sus, un tiers environ de la région du Haut-Karabakh dans ses frontières soviétiques a changé de mains, provoquant des dizaines de milliers de réfugiés, aujourd'hui exilés en Arménie. La guerre de 2020 a fait voler en éclats la configuration des équilibres

régionaux et internationaux autour du conflit du Haut-Karabakh qui était en place depuis 1994. Entre les deux, une longue période de vingt-six ans pendant laquelle un cessez-le-feu avait tenu, bon an mal an, entrecoupé de ruptures très fréquentes et même d'une guerre éclair de quatre jours en 2016. Ancienne région autonome de la République soviétique azerbaïdjanaise, le Haut-Karabakh proclame son indépendance en 1991, en même temps que l'Azerbaïdjan soviétique. Les habitants de la région, très majoritairement arméniens, souhaitent se rattacher à l'Arménie. À défaut, ils optent pour l'indépendance de l'Artsakh [nom arménien du Karabakh]. Ce qui leur semble une forme de concession a toujours été jugé inacceptable par l'Azerbaïdjan. Cette opposition farouche se paiera de deux guerres, terribles de part et d'autre. L'une au début des années 1990, dans le sillage de l'effondrement de l'URSS, permettra au Haut-Karabakh de vivre *de facto* de manière indépendante jusqu'en 2020. L'autre, du 27 septembre au 9 novembre 2020, à l'issue de laquelle l'Azerbaïdjan reprend le contrôle des deux tiers des territoires perdus en 1994. Les prises du film *Si le vent tombe* de Nora Martirosyan ont été tournées dans le long entre-deux-guerres, tandis que sa sortie a lieu dans la nouvelle donne post-2020.

- 2 Le film de fiction campe un auditeur français, Alain Delage, envoyé à Stepanakert, capitale de la République non reconnue du Haut-Karabakh, pour y examiner l'aéroport récemment rénové et soumettre un rapport au gouvernement local en vue de sa réouverture. Pour venir de Paris, Alain atterrit d'abord à Erevan, capitale de l'Arménie voisine, avant de rouler vers le sud-est du pays : huit heures de route sont nécessaires pour relier le Haut-Karabakh enclavé à un État internationalement reconnu, mais qui l'est à peine moins. La géopolitique à elle seule explique la nécessité d'un aéroport international dans la petite ville de Stepanakert. Durant les quelques jours que durent l'audit, cet observateur étranger au travail parfaitement cadré, puisqu'il consiste à vérifier la conformité de l'aéroport aux normes internationales en vigueur, se retrouve en permanence dans des situations qui défient ses certitudes et son sens de la normalité. République *de facto*, non reconnue, le Haut-Karabakh est une zone grise. Sur

les cartes d'Alain, datant de la période soviétique, la frontière est à vingt-cinq kilomètres de l'aéroport de Stepanakert. Sur les cartes locales, datant de la fin de la première guerre du Karabakh (1991-1994), elle est à cinquante-deux kilomètres. Ce doublement change tout pour de futurs atterrissages : « si le vent tombe », la proximité de l'espace aérien azérbaidjanais rendra un demi-tour en vue d'un nouvel atterrissage extrêmement dangereux. « On ne va pas spéculer sur une frontière », finit par trancher l'auditeur.

- 3 Permanence dans l'instabilité. C'est elle qui donne au film son caractère de réalité alternative, évanescence et pourtant bien tangible : la placidité des habitants, qui vivent leur vie de paysans, de policiers, d'infirmières ou de gamins jouant à la guerre. C'est le propre des zones grises : rien n'y est aussi clair, identifiable et garanti qu'ailleurs. À commencer par la guerre elle-même, qu'on a souvent et très abusivement qualifiée de « gelée ». Dans le film, elle est à la fois partout et nulle part. Autour d'Alain, tous les personnages masculins lui sont liées : ils en sont soit des vétérans, soit des orphelins, soit de jeunes hommes en âge de servir dans l'armée de défense de l'Artsakh. À s'être frotté à la mort aussi souvent, on en rit. Le sens de l'humour totalement à froid de ces hommes dépare de gravité leurs blessures profondes et désarçonne le Français, qui « ne comprend pas comment vous faites pour vivre comme ça ». L'homme sentira d'ailleurs le besoin de « vérifier » la guerre : avant de quitter le Haut-Karabakh, il demande à Seyran, son chauffeur, de le conduire en pleine nuit à la frontière. Sauf que ce n'est pas une frontière, mais une ligne de cessez-le-feu de part et d'autre de laquelle se tiennent deux armées sur le qui-vive. Ses guides et lui y sont pris pour cibles pendant plusieurs heures, provoquant un incident suffisamment sérieux pour que les autorités locales reportent l'ouverture de l'aéroport.
- 4 À l'arrière-plan de cette ouverture hypothétique, on entend la nécessité vitale pour les habitants du Haut-Karabakh de se désenclaver : la terre leur est quasiment fermée, alors ils se tournent vers le ciel. Ils imaginent que le jour où leur aéroport recevra des vols de Erevan, Moscou, voire Paris, le monde entier les verra et reconnaîtra l'existence de l'Arstakh. Ils « vivent sur un volcan », pour reprendre les mots de M. Andréasyan, le directeur de l'aéroport aux manières légèrement surannées et au français imprégné d'accent. D'autres qu'eux ont-ils un intérêt à ce qu'un aéroport ouvre dans une petite région qui figure à peine sur les cartes ? Sur le point de rendre son rapport, qui, une fois les vérifications faites, devrait être favorable, Alain reçoit un appel de son cabinet : le Quai d'Orsay ne souhaite pas prendre connaissance de ce rapport. La réalité du monde extérieur s'invite dans cette bribe de dialogue : pour des raisons diplomatiques, les États en charge des négociations sur l'avenir du Haut-Karabakh, dont la France, ne souhaitent pas avoir quoi que ce soit à faire avec l'hypothétique aéroport international de Stepanakert. La liberté de mouvement des 130 000 habitants de la région n'est pas leur problème. Ils sont les garants d'une carte du monde intangible, celle dont les frontières ne bougent que si les intérêts des États impliqués trouvent à s'en accommoder. Aujourd'hui, il reste du Haut-Karabakh moins que la région autonome de l'époque soviétique, et en termes de statut et en termes de territoire. Y sont désormais positionnées les forces armées de la Fédération de Russie, qui garantissent la sécurité des habitants. Sans mandat bien défini ; pour une période de cinq ans ; résiliable par une des parties seulement. L'aéroport de Stepanakert, rénové dans les années 2000 avec l'espérance que le monde voie l'Artsakh, est aménagé en base militaire par les forces russes. La vie dans l'enclave est plus que jamais fragile, indéfinie, soumise aux velléités

des vainqueurs et des arbitres, loin des regards de ceux qui pourraient changer quelque chose au sort de ses habitants.

NOTES

1. Les appellations de première et seconde guerre du Karabakh sont données par commodité de compréhension pour le lecteur. Elles font référence aux deux guerres majeures de la période contemporaine, celle de 1991-1994, et celle de 2020. Il est cependant possible de considérer que la guerre de 4 jours ayant eu lieu en 2016 compte comme deuxième guerre.